



PUBLIÉ PAR HDFASHION / 30 JUIN 2025

LES RÉCIPIENTS À NECTAR DE KRIS VAN ASSCHE EN BRONZE

C'est l'histoire d'un beau retour. Depuis son départ de Berluti en 2021, le vétéran de la mode masculine Kris Van Assche est resté discret, laissant ses fans s'interroger sur la suite. Aujourd'hui, le secret est dévoilé. Le créateur est de retour, non pas avec une collection de mode, mais avec une série de projets de design, à commencer par Nectar Vessels, une collection de vases en bronze exposée à la Galerie Laffanour Downtown, sur la Rive Gauche à Paris.

L'espace s'est transformé en une forêt mystérieuse et immersive, ornée de miroirs et imprégnée de l'esthétique caractéristique de Van Assche : couleurs vives, formes inattendues et souci du détail digne d'une haute couture. À voir jusqu'au 19 juillet, l'exposition révèle une nouvelle dimension de son univers créatif.

Ici, lors de l'avant-première, le créateur belge partage les idées derrière le projet, réfléchit sur la nature de la beauté et l'état actuel de la mode, et laisse entrevoir ce qui va arriver.

Parlez-nous de votre nouveau projet.

C'est la première fois que je m'essaie à quelque chose de complètement nouveau : créer des vases. J'ai intitulé l'exposition « Vases à Nectar » car, tout comme les abeilles sont attirées par les fleurs, elles sont d'abord attirées par l'extérieur – la couleur. Mais très vite, elles réalisent que l'intérieur est encore meilleur. Les humains ne sont pas si différents. Nous sommes attirés par la couleur et la surface, mais nous voulons ensuite nous rapprocher, regarder à l'intérieur. Ainsi, nous devenons les abeilles de ces vases-fleurs. C'est l'idée, la métaphore au cœur de l'œuvre. Et puis, bien sûr, le polissage et les matériaux – l'or rose, le bronze couleur miel – ces choix semblaient instinctifs. Ils avaient du sens, visuellement et symboliquement.

Comment avez-vous abordé cette nouvelle forme de créativité ?

Je me suis lancé dans cette aventure avec une ouverture d'esprit totale. Dans ma tête, le bronze me semblait un peu démodé, mais revisiter un traditionnel pour le moderniser, c'est quelque chose que j'ai déjà fait dans la mode. J'aime ce défi. On peut tout reprendre du passé, mais il faut que ça soit contemporain. François Laffanour m'a parlé de la fonderie Fodor à Port-sur-Saône, qui travaille avec différents artistes. Ils ont de véritables techniques artisanales, mais aussi une grande ouverture d'esprit : ils sont prêts à tenter des choses qu'ils n'ont jamais faites auparavant. J'y suis allé, on a discuté, et je leur ai demandé : « Quelles sont les possibilités ? Que pouvons-nous créer ensemble ? » Ils m'ont tout donné. J'ai passé deux ans à apprendre le procédé, et j'ai adoré. Fabriquer des pièces en bronze, c'est aussi un voyage en soi. C'est à quatre heures de train de Paris, et à l'arrivée, c'est comme un voyage dans un autre fuseau horaire. Tout est fait à la main. On y passe la journée entière, en immersion totale, et on revient en ville avec cette petite bulle d'expérience.



En quoi est-ce différent de travailler dans la mode ?

C'est évidemment complètement différent. Mais en même temps, je l'ai abordé comme si j'étais moi-même. Je ne suis pas devenu sculpteur professionnel du jour au lendemain et n'ai pas commencé à créer des bronzes de toutes pièces. Je suis créateur de mode, mais je n'ai jamais non plus confectionné les costumes moi-même. Ils étaient toujours créés avec des artisans. Ici, c'était pareil. J'ai passé des jours et des semaines à travailler avec eux : à développer les pièces, à les concevoir, à voir les premières impressions 3D, à vérifier les volumes, les ouvertures, la perspective. Tout cela me semblait très familier. Cela ressemble beaucoup à ce que je fais lors des essayages. Je pense que le plus grand parallèle est que je reconnais pleinement l'importance du travail d'équipe. L'idée naît dans ma tête, mais ce sont les mains de quelqu'un d'autre qui sont essentielles pour lui donner vie.

Et vous avez abordé la question de la même manière ? Vous avez fait des croquis ?

Oui, je l'ai fait ! Et puis il y a eu tout un processus autour de la couleur, car le contraste entre l'intérieur et l'extérieur est vraiment important. Nous avons dû développer ces finitions laquées comme j'aurais développé des tissus dans la mode. C'est la même façon de penser. Et puis, bien sûr, il y a l'équivalent des essayages, ces moments d'essai. Comme tout est fait à la main, nous faisons encore de minuscules ajustements il y a une semaine. J'étais juste à côté d'eux et je leur disais : « Pourriez-vous juste tourner un peu plus ce bord ? » C'est comme ça que ça s'est passé.

Sinon, côté couleurs, tout est possible, n'est-ce pas ? Diriez-vous que vous aviez une idée de couleur et qu'on vous a dit : « Oh, c'est facile, on va la développer » ? Ou y avait-il des choses qu'on vous a dites impossibles à réaliser ?

Tout était compliqué, car je voulais vraiment un contraste entre une finition mate, presque blanche, à l'extérieur, et quelque chose de très brillant à l'intérieur. Je voulais cette référence claire à une fleur. Et le contraste, quel qu'il soit, est toujours une source d'inspiration. Le plus difficile a été d'obtenir ce poli mat à l'extérieur. Cela a demandé beaucoup de travail. Ce qui est intéressant, c'est la superposition : par endroits, la surface est entièrement recouverte, tandis que sur les bords, on voit le bronze à l'état brut, non traité. Et à l'intérieur, c'est un poli brillant. Ce jeu de texture et de finition était essentiel au concept.



Vous avez également complètement transformé l'espace de la galerie. C'est très différent de ce qu'on voit habituellement ici.

Oui, j'ai imaginé le décor moi-même : je voulais vraiment créer cette forêt imaginaire au beau milieu d'une rue très passante. J'ai travaillé avec une équipe avec laquelle j'avais déjà collaboré sur mes défilés, ce qui m'a donné un sentiment assez familier. En fait, c'était presque aussi complexe que la mise en scène d'un défilé. J'ai travaillé avec Laetitia, qui travaillait à la Villa Eugénie lorsqu'ils produisaient mes défilés Dior Homme. Elle est maintenant productrice de spectacles indépendante, et c'était formidable de renouer créativement dans ce nouveau contexte.

Votre projet est formidable. Pourquoi avez-vous choisi la mode plutôt que les arts ?

J'ai toujours été intéressé par la mode. Avant ce projet, j'ai collaboré deux fois avec Laffanour : d'abord en 2018, lorsque nous avons personnalisé les lampes Akari d'Isamu Noguchi, puis un an plus tard, alors que j'étais déjà chez Berluti, sur un projet de réinvention de dix-sept pièces originales de Pierre Jeanneret, restaurées et recouvertes du cuir Venezia signature de Berluti. Je considère ces collaborations comme faisant partie de mon apprentissage personnel. Ayant grandi en Belgique, mes parents n'étaient pas particulièrement artistes, donc l'idée même d'intégrer l'Académie de Mode était déjà un choc. Je n'étais pas arrivée avec un bagage culturel important, si vous voyez ce que je veux dire. Mais dès l'âge de douze ans, j'ai su que je voulais travailler dans la mode. Ça a toujours été ma première passion.

Ensuite, bien sûr, une fois à l'Académie, il faut une inspiration constante : il faut justifier ses idées. La photographie est donc arrivée assez rapidement, car elle est étroitement liée à la mode. Et à travers la photographie de mode, on accède à la photographie d'art. Puis vient l'architecture, puis le design... c'est un apprentissage constant, et ça ne s'arrête jamais vraiment. Quand on réalise six ou huit collections par an, il faut être constamment nourri, pas forcément pour trouver l'inspiration directe, mais juste pour entretenir son esprit. Pour exister créativement. Et, chose curieuse : depuis que je suis installée à Paris, je fréquente cette galerie depuis probablement quinze ou vingt ans.



Avez-vous déjà envisagé une formation formelle en art ou en design au-delà de la mode ?

J'ai vraiment abordé ce projet en tant que designer, et il s'agit d'une galerie de design. À l'époque, lorsque j'ai déménagé à Paris, je m'intéressais beaucoup au design et je me souviens y avoir passé pas mal de samedis après-midi. C'est ainsi que j'ai rencontré François, le propriétaire. C'est un passionné qui m'a beaucoup appris sur le design en général. À partir de là, c'est devenu un cycle continu : les présentations changent, les foires d'art évoluent, il y a toujours quelque chose de nouveau qui se développe. On y arrive donc naturellement.

Quelle est l'ampleur de cette collection ? S'agit-il d'un projet unique ?

Il y a quatorze vases – sept modèles, chacun décliné en deux coloris. Il s'agit d'une série de huit par modèle, mais ils peuvent être reproduits si quelqu'un souhaite en commander un, car ils sont moulés. Ceci dit, le moulage n'est que la première étape. C'est comme un œuf de Pâques : il faut assembler deux moitiés. Et une fois cela fait, chaque pièce doit encore être façonnée et finie entièrement à la main. Ainsi, même s'il s'agit techniquement d'une série, aucun modèle n'est exactement identique. Chacun est légèrement différent.

Alors, comptez-vous continuer dans ce domaine ? D'autres pièces comme celle-ci ? Des foires d'art ?

J'adorerais. J'ai récemment réalisé un autre projet de design avec l'entreprise belge d'articles pour la maison Serax, mais c'est une toute autre histoire. Des objets beaucoup plus pragmatiques et utilitaires. C'est une autre forme d'expression créative. Pour moi, il s'agit toujours d'expression créative et de beauté. Et la beauté, c'est un sujet dont je parlais rarement quand je travaillais dans la mode. On parlait toujours de radicalité, de dépassement de soi, de s'affirmer, d'être visible et d'attirer l'attention sur les réseaux sociaux. Il fallait que tout soit violent. Mais maintenant ? Je veux juste créer de beaux objets. La beauté est subjective : on l'aime ou on ne l'aime pas. Je ne cherche pas particulièrement à plaire à tout le monde. Peu m'importe. Mais pour moi, la beauté – ma version – est peut-être la chose la plus radicale qui soit.

Ces pièces sont-elles fonctionnelles ? Peut-on y mettre des fleurs ?

Ils sont fonctionnels jusqu'à un certain point. J'ai veillé à ce qu'ils puissent retenir l'eau, car le bronze est toxique pour les fleurs, et elles mourraient sans protection. Nous avons donc utilisé une laque spéciale à l'intérieur pour éviter cela. Mais honnêtement, dans mon esprit, ces vases n'ont pas vraiment besoin de fleurs. Ce sont les fleurs. C'est pourquoi je les appelle des Vases à Nectar.

Quelle est ta fleur préférée ? Tu en publies beaucoup sur Instagram.

J'adore les tulipes ; c'étaient les préférées de ma mère. Nous les avons toujours appréciées parce qu'elles nous semblent moins précieuses, moins formelles. Même si, historiquement, les tulipes ont soutenu toute une économie ! Alors oui, je soutiens pleinement l'économie des tulipes (rires).



Et après ? Tu as déjà des projets ?

Mon exposition n'est même pas encore officiellement inaugurée ! (rires)
Mais oui, bien sûr, je réfléchis déjà à la suite. C'est comme être un créateur de mode : on commence à travailler sur la collection suivante dès la fin du défilé. J'espère lancer une nouvelle collection avec Serax, et j'en suis ravie. C'est très différent, plus démocratique en termes de prix et d'approche, mais c'est aussi quelque chose que j'aime : rendre les belles choses accessibles. Et je travaille aussi sur une collection de mode. Pas de haute couture, cependant, quelque chose de très différent. C'est encore confidentiel, mais j'essaie de l'aborder différemment.

Mais je suppose que le problème, c'est que le système ne fonctionne plus. Quand on travaillait dans la mode – pour sa propre marque, puis chez Dior, puis chez Berluti – on était très visible. C'est très différent aujourd'hui, où les créateurs quittent souvent les maisons après seulement quelques années. Oui, j'ai eu beaucoup de chance de vivre ces grands moments. Si une belle opportunité se présentait demain, je la saisirais sans hésiter. Mais c'était une époque différente, où l'on avait l'espace et le temps de raconter une histoire. J'ai eu ma marque pendant onze ans, j'ai travaillé chez Dior pendant onze ans, puis chez Berluti pendant trois ans – et c'étaient des moments où je pouvais vraiment créer quelque chose de significatif.

Est-ce agréable de ne plus faire partie du cirque de la mode ?

Oui, mais je suis plus heureuse quand je suis active, quand je travaille. J'ai travaillé sans relâche pendant vingt ans, sans jamais avoir un jour de congé, et j'ai généralement jonglé avec plusieurs emplois. Avant, je réalisais six collections par an, donc je travaillais déjà sur la suivante avant même que la précédente ne soit présentée. Quand ça s'est arrêté, j'ai eu l'impression de perdre une habitude. C'est sain, mais ce n'est pas quelque chose qu'on apprécie. Au début, ça ne me plaisait pas du tout. J'étais tellement occupée et exclusivement concentrée sur Dior ou Berluti que j'avais exclu toute autre opportunité. Puis, soudain, quand ça s'est arrêté, il n'y avait plus rien. On dit souvent : « Tu dois être tellement contente d'avoir du temps libre », mais honnêtement, un peu d'action serait la bienvenue. Il faut du temps pour nouer de nouvelles relations, comme avec la galerie de François, dont je suis vraiment ravie maintenant.

Quand avez-vous commencé à travailler sur ce projet ?

François et moi avons commencé à en discuter il y a deux ans, donc ça me trottait dans la tête depuis si longtemps. Mais impossible d'en parler avant qu'il soit prêt. Idem pour le projet Serax : il a fallu environ un an et demi pour le développer. On me demandait : « Mais que fait ce designer ? On ne le voit plus ! » J'étais vraiment occupé, je n'avais rien à montrer. Puis j'ai lancé ces deux projets à trois semaines d'intervalle, et soudain, tout le monde s'est demandé : « Pourquoi deux projets en même temps ? » Mais c'est comme ça.

Enfin, comment définiriez-vous la beauté ?

La beauté est une émotion, mais pas agressive. Elle est profondément personnelle. Quand je vois des gens entrer dans la galerie, admirer mes vases et les apprécier sincèrement, c'est là tout l'intérêt. On pourrait simplement s'asseoir sur ce tronc d'arbre et prendre un moment pour arrêter le temps. La beauté est une question d'instant.

Nectar Vessels est visible à la Galerie Laffanour Downtown, 18 rue de Seine, Paris 75006, jusqu'au 19 juillet.



Avec l'aimable autorisation de Kris Van Assche

Texte : Lidia Ageeva